

LES MONTAGNES

*L'âme du Feu central dans le globe enfermée
Désira voir le ciel et fit ce grand coteau :
Le ciel jeta sur elle un éclatant manteau
Tissé de bois fleuris et d'herbe parfumée.*

*Plus loin, roulant sonder les nuages brumeux,
Cette âme a fait ce mont aux cimes éperdues :
Le ciel ne lui donna que des roches ardues
Et fit pleurer ses flancs de gaves écumeux.*

*Alors elle rêva d'approfondir l'espace
Et fit ce pic hautain vers les astres errants :
Le ciel brûla ses rocs, dessécha ses torrents
Et courrit pour jamais son front morne de glace.*

*Homme, sois humble et bas : tu vivras dans les fleurs ;
Redoute les sommets : on y pleure, on y souffre.
Mais fuis les pics de glace et les pensers de gouffre
D'où l'on revient tari, sans sourire et sans pleurs.*

JEAN RAMEAU.

AUTEUR ET ACTEUR (1)

(Traduit de l'anglais de Mary H. Tennison)

Il faisait passablement froid et sombre, au dehors, cet hivernal matin de février, mais dans la salle à manger, ornée avec goût, d'Humphrey Warden, tout était confort et chaleur, et le cœur de Georges Clinton, l'ambitieux jeune auteur dramatique, s'enhardit un peu en entrant dans le joli appartement sous la conduite de la servante à la mise correcte. Cependant un coup d'œil jeté à la table ronde ornée de sa cafetière fumante et encore couverte de la vaisselle d'argent qui reflétait les flammes du foyer de la façon la plus agréable, ne cessa pas que de le réduire assez vite à son premier état de personne excessivement nerveuse.

—J'ai peur, murmura-t-il, en montrant la table toute préparée pour le déjeuner, j'ai peur qu'on ne fasse erreur ; je ne suis pas un ami de M. Warden : je n'ai demandé une introduction que pour affaire.

—Oh ! monsieur, tout est bien, répondit la servante d'une voix claire : Monsieur m'a dit de vous faire entrer dans la salle à manger, si vous arriviez avant qu'il fût descendu, de vous prier de vous asseoir dans un fauteuil confortable, et de vous donner le journal.

Mais Georges Clinton n'essaya point de parcourir les nouvelles du jour : s'étant assis, il se renversa sur son siège moelleux et inspecta les choses qui l'entouraient.

—C'est là la maison d'un homme comme il faut et d'un artiste, murmura-t-il en remarquant les tableaux sur la muraille, et un autre recouvert d'un rideau sur un chevalet. Eh ! c'est une consolation d'avoir à faire à un homme instruit : nos pareils sont toujours plus portés à l'indulgence. Je suis heureux après tout, d'avoir accepté l'offre que m'a faite Moore de m'introduire lui-même à Humphrey Warden. C'est certainement un soin écoeuvrant que d'envoyer ses pièces à des directeurs. Vous pouvez attendre six mois, et alors on vous retourne vos manuscrits sans les avoir apparemment ouverts. Tandis qu'ici je devrai connaître mon sort d'une manière ou d'une autre, en moins d'une heure. N'empêche que c'est une besogne bien énervante, continua-t-il, en se frappant le front. Je meurs d'anxiété. Si Warden acceptait seulement de prendre cette petite pièce, je suis sûr qu'elle réussirait, il est tellement populaire ! et alors ma fortune serait à peu près faite, car je sais que mes longues pièces sont meilleures que celle-ci—je suis sûr qu'elles le sont—et pourtant personne ne veut se donner la peine de les regarder. Matin ; ma bouche se sèche ; pourvu que je ne bredouille pas ! Justement le voilà qui vient ! Quel imbécile je fais !

Mais lorsque les yeux de Clinton se portèrent sur Humphrey Warden, l'acteur plein de succès, et le directeur du théâtre comique le plus populaire de Londres, ses craintes diminuèrent. De fait, il était impossible d'imaginer un homme moins terrible et plus gai. Humphrey Warden était de petite taille, mais d'une tenue absolument correcte et habillé avec

un soin parfait ; ses cheveux prématurément blancs contrastaient agréablement avec son teint frais et ses yeux d'un bleu vif ; tout en sa personne respirait un air de vigueur, joint à un raffinement d'hôte agréable qui rassura étrangement Clinton : il se sentit pourtant ému quand le petit homme s'avança vers lui, la main ouverte, lui disant d'un ton vif et enjoué :

—Bonjour ! M. Clinton. Je regrette de vous avoir fait attendre. Ce n'est pas mon habitude d'en agir ainsi : je me vante d'être l'homme le plus ponctuel de la ville. Voyons, permettez-moi de prendre ce journal et ce petit paquet, et, cela fait, nous pourrions nous serrer la main. Je suis enchanté de faire la connaissance d'un ami de Moore, quel qu'il soit. Ah ! voici la petite comédie, n'est-ce pas ? Très bien, mettons-nous à l'ouvrage sur le champ. Je suppose, sans vouloir vous vexer, que vous devez avoir envie d'en être débarrassé.



Clinton entra sous la conduite de la servante.—Page 484, col. 1

—Ma foi, je ne vous cacherais pas que j'en suis à ce point, répondit Clinton, en accompagnant sa phrase d'un sourire reconnaissant, mais forcé. Je regarderais comme une vraie chance si je réussissais à vous plaire, monsieur, car je pense que si je pouvais me faire entendre une fois, je pourrais faire de bon ouvrage.

—Certainement, mon cher ami, pourquoi pas ? Toute chose doit avoir un commencement. Voyons, comment aimeriez-vous à vous asseoir : le dos tourné au foyer ou autrement ? Je puis facilement changer la disposition de la table.

—Oh ! je vous en prie, ne vous donnez pas cette peine, s'écria Clinton. Je vous assure que cela m'est indifférent.

—Mais non, mais non, insista aimablement Humphrey, se démenant avec empressement autour de la table. Je veux que vous soyez parfaitement à l'aise, Clinton. Voyons, que diriez-vous de cette place ? Bonne ! Très bien, alors mettez votre manuscrit ici. Asseyez-vous maintenant et... en avant ! à moins que, à propos, vous ne me teniez compagnie à déjeuner ?

—Non, vraiment, merci ; j'ai déjeuné, répondit le jeune auteur faible, ouvrant son manuscrit et s'éclaircissant la voix.

—Je le regrette, reprit Warden avec enjouement, mais peut-être n'avons-nous pas trop de temps. Cela ne vous gêne pas que je mange pendant que vous lirez, n'est-ce pas ?

—Pas le moins du monde : au contraire, répondit Clinton vivement. Je serai moins nerveux.

—Très bien, dans ce cas, dit l'autre en souriant, je ne vous interromprai pas, je mange très tranquillement. Les deux autres couverts que vous voyez mis sont pour ma fille et mon secrétaire, Henry Browne. Ils sont habitués à écouter lire des pièces, ne vous en occupez pas. Browne est allé du côté du théâtre pour prendre les lettres du matin, et elle n'est pas encore

descendue—étant sortie hier soir. Ma fille, Mme Somerset, est ma majordome, vous comprenez ; ce n'est encore qu'une petite fille, à peine vingt-deux ans ; mais elle est veuve depuis quatre ans. Elle s'est mariée à dix sept, et a été mère à dix-huit. Voyons, maintenant, commençons.

De nouveau Clinton s'éclaircit la voix, et tandis que son cœur battait la charge, se redressa.

—A propos, remarqua le directeur, combien va durer la lecture de la pièce ?

—Oh, moins d'une demi-heure, répondit Clinton, s'humectant légèrement les lèvres.

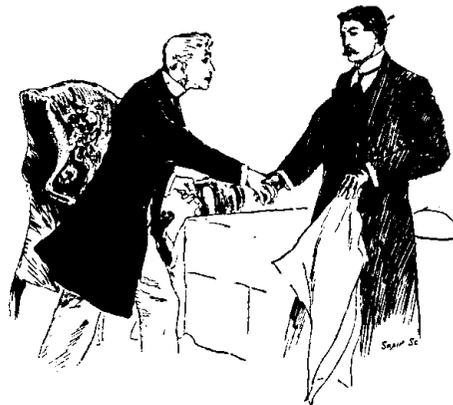
—Bien, s'écria joyeusement Warden. J'ai mis une heure de côté pour vous. Vous ne pouvez vous faire une idée, mon cher ami, du plan qu'il faut que je fasse de mes journées. D'abord il y a ceci, puis il y a cela, et encore cela. Quelqu'un vient demander un engagement, par exemple—il ne se passe pas un jour sans qu'il en vienne. Car, je le dis sans vanité, il n'y a pas à Londres de théâtre dirigé comme le mien. Je prends un intérêt personnel à tous ceux que j'emploie, et, quelles que soient mes occupations, je trouve toujours le temps d'entendre leurs espoirs et leurs craintes.

—C'est bien aimable de votre part, murmura Clinton, passant la main sur son manuscrit.

Warden repoussa son assiette et, s'étant levé, marcha vers le foyer, faisant joyeusement sonner sa menue monnaie dans ses poches.

—Je me plais à encourager le talent jeune, dit-il d'un ton sérieux, mais malheureusement, en général ce sont les gens les plus ridiculement absurdes que vous puissiez trouver qui désirent se faire une profession de la scène. Tout de bon, Clinton, quelles qualités pensez-vous indispensables à un homme ou une femme pour pouvoir prétendre au succès au théâtre ?

Clinton hésitait et froissait son manuscrit, l'air anxieux.



Bonjour ! M. Clinton.—Page 484, col. 2

—Vous ne pouvez donner une opinion, hein ? Eh bien ! je vais vous le dire, et vous pouvez être certain que je sais de quoi je parle.

Respirant bruyamment, le petit homme se croisa les bras sur la poitrine, et recomposant son visage, les yeux pétillant d'animation, continua d'un ton jovial :

—Il faut, tout d'abord, une bonne apparence, en second lieu, une bonne voix ; troisièmement, des pouvoirs intellectuels évidents, quatrièmement, une grande expression de visage, un œil qui indique un esprit peu ordinaire—un œil où se réfléchisse l'âme de l'individu ; une figure pleine de dignité—pas nécessairement grande—et un air général de capacité et de supériorité. Je le dis sans vanité, et vous pouvez vous fier à ma parole, toutes ces choses sont absolument nécessaires au succès.

Le visage cramoyé, Clinton fit un effort désespéré.

—Je redoute d'avoir fait une légère erreur, balbutia-t-il ; je crois maintenant que la lecture de ma pièce durera un peu plus d'une demi-heure.

—Mais, nous nous sommes accordé une bonne marge, reprit Warden avec enjouement, en se rassurant. J'accorde toujours une bonne marge dans les cas comme celui-ci, parce qu'il ne peut manquer d'y avoir un tas de petits détails à discuter. On me regarde comme un conseiller excellent pour ces choses-là. J'ai la bosse de la construction fortement développée sur le crâne, ma tête est d'une forme très

(1) L'auteur se réserve le droit de dramatiser cette histoire.